

soxianais. La répression fut effroyable; soixante-dix mille manants et vilains payèrent leur insolence de leur vie.

Le haut clergé, les grands moines, rêvaient le rétablissement du khalifat, la conversion des hérétiques, la fin du schisme. Loyalement Timour remplit sa charge d'avoué de l'Islam. En 1392, il rassembla sa chevalerie et ses compagnies soldées pour achever de soumettre l'Iran; c'est la suite d'expéditions que les Asiatiques appellent la « guerre de Cinq ans ». Les Transoxianais poussèrent jusqu'à Bagdad, firent leurs dévotions à Kerbela, conquièrent Mardin, Diarbekir et Tekrit en Mésopotamie, eurent la joie de défaire les infidèles d'Arménie, de Transcaucasie, de Géorgie.

Timour présente l'expédition de l'Inde, entreprise immédiatement après les guerres de Kiptchak, comme une véritable croisade, c'est-à-dire, dans l'esprit musulman, pour qui lit entre les lignes, comme une œuvre expiatoire pour la ruine des vrais Turcs du Kiptchak. Son conseil s'opposait à l'entreprise : « Maîtres de l'Indoustan, si nous y demeurons, notre lignée est perdue; nos enfants et nos neveux dégèneront en se mêlant avec les indigènes, dont ils adopteront jusqu'à la langue. »

A l'orgueil turc qui se révoltait, Timour répondit simplement en ouvrant le Koran : « Je tombai sur ce verset : O prophète, fais la guerre aux Infidèles et aux Impies. Les docteurs expliquèrent le sens aux émirs; eux, tête basse, ne parlaient pas; leur silence me serrait le cœur. Je voulais d'abord priver de leurs charges tous ceux qui n'approuvaient pas l'entreprise de l'Inde... je ne pus m'y décider; je leur fis seulement des remontrances, et quoiqu'ils eussent déchiré mon cœur, dès qu'ils acceptèrent mon projet, tout

1. N'oublions pas que nous avons affaire à des chiffres orientaux. Timour tra' la Ispahan sans merci, comme le Prince Noir traita Limoges, comme Charles de Bourgogne traita Dinant.

fut oublié... Mon armée rassemblée se montait à quatre-vingt-douze mille gens d'armes... Je montai à cheval, et j'allai camper à Enderab » (mars 1398). Il y a comme un remords dans cette scène singulière, où le hautain Timour supplie presque ses capitaines, après les avoir fait catéchiser par ses théologiens, et sent, à deux fois, son cœur « serré » et « déchiré ».

Il était pourtant encore bien vivace à ce moment, d'une étonnante jeunesse, malgré ses soixante-cinq ans. Une miniature, faite dans l'Inde (à moins qu'elle ne soit une copie d'un portrait peint antérieurement), le représente d'aspect très jeune; c'est dans les dernières années qu'il vieillit brusquement, qu'il devient l'homme aux paupières lourdes qu'a vu Clavijo; ce trait caractéristique des paupières tombantes est d'ailleurs bien indiqué sur la miniature indienne¹.

En définitive, ce furent les musulmans de l'Inde qui souffrirent le plus de la croisade transoxianaise. Le sultan de Delhi, Mahmoud le Gouride, était aussi bon musulman que Timour, et les habitants de son royaume professaient l'Islam. Ce fut précisément dans la musulmane Dehli qu'eut lieu le grand massacre; on tua sans doute beaucoup à Matra et sur le Gange, en pays païen; mais on s'occupa surtout d'y piller les trésors des pagodes. Sauf devant Dehli où il y eut bataille rangée, et à Matra où les Indous, qui n'attendaient pas de quartier, se défendirent à outrance, il ne semble pas que l'expédition de l'Inde ait été particulièrement difficile. Bâber, qui ne peut pas diminuer son quadrisaïeul Timour, et qui tient pourtant à se faire valoir, nous dit, parlant de Chihab Ed-Dine le Gouride : « Il mena dans l'Hindoustan cent vingt mille chevaux bardés de fer... Moi, dans ma cinquième campagne où je mis en déroute sultan Ibrahim et m'emparai de son royaume,

1. Voir plus haut, p. 480.

mon armée, la plus forte que j'ai conduite dans l'Hindoustan, ne comptait, sur les rôles, que douze mille hommes à peine, tout compris, gens d'armes, gens de ma maison, marchands et goujats¹. » C'est sans doute à l'armée de Timour qu'il pense. Mais, après tout, vaille que vaille, c'était une croisade; Timour pouvait prendre le titre de *Ghazi*, « Vainqueur pour la Foi ». Jusque hors de la Transoxiane, ses victoires furent célébrées, fêtées. A Samarkande, des tailleurs de pierre, amenés de l'Hindoustan, construisirent une mosquée commémorative de la croisade « dont l'inscription est en caractères d'une telle dimension qu'on peut les lire à un ou deux *kurouh* de distance ».

Timour était revenu à Samarkande en mai 1399. En septembre, il repartait déjà. L'Azerbaïdjane se révoltait contre Miranchah, le fils aîné qu'il y avait apanagé; en Irak, le grand vassal commis à Bagdad, un Djélaïr (Ahmed Djélaïr), tranchait du souverain, et jouait au petit khalife; au nord, les chrétiens de Géorgie se rebellaient. A l'ouest enfin, Timour sentait venir la grande querelle avec l'Osmanli, le sultan Ghazi Payezid Ieuldrum, « Bajazet le Foudre »; depuis son retour de l'Inde, elle était inévitable.

Que Timour ait rêvé de rétablir le khalifat à son profit, on peut en douter; que l'Église de Transoxiane l'ait rêvé pour lui, on est obligé de le croire. Quand un Payezid Ieuldrum doublement Ghazi par ses conquêtes en pays infidèle et sa victoire sur les envahisseurs infidèles du pays musulman, — quand un Payezid, fils d'un martyr, de ce sultan Mourad mort Chahid « Confesseur de la Foi », ne pouvait même obtenir une mention dans les prières au pays saint où Hussein et Hassan furent martyrisés, on les voit prodiguer à Timour, descendant de païens, après tout (et il s'en vante),

1. *Mémoires de Bâber*, t. II, p. 175 (349 du texte).

proclamé restaurateur de la religion pour des victoires où n'a coulé que le sang musulman, rien que le sang musulman. L'arrogance des moines de Bokhara, qui prétendaient faire la loi à l'Islam, l'insolence des légistes transoxianais, qui posaient leur maître en sauveur et en défenseur unique de la Foi, la cérémonie du sacre sur la Pierre des Pèlerinages à Samarkande, l'ostentation avec laquelle l'Église transoxianaise présente Timour comme le lieutenant de Dieu, presque comme un Imam, tout trahit le projet. Timour lui-même laisse échapper comme un aveu dans ses *Teuzukat*; au lieu de donner à Payezid un titre musulman, il l'appelle avec affectation *Kaïssar i Roum*, « César de Rome ». Ce n'est pourtant pas lui qui avait eu sous ses ordres un d'Heilli de Créqui, un Payo de Sotomayor, un Sanchez de Palazuelos, lui qui portait en ses armes trois oves d'or, placés deux et un, pour marquer son empire au levant, au ponant et au midi, ce n'était pas lui qui pouvait ignorer le sens du mot *Kaïssar*. Il savait fort bien que c'était le titre d'un potentat infidèle. Ses prétentions étaient d'autant plus étranges qu'il commençait à reprendre le vieux plan païen des Mongols, d'alliance avec l'Ouest, entrait en correspondance avec le roi de Castille, faisait espionner les routes de l'Égypte, les avenues de la Méditerranée. A ses enfants, il donnait des noms singulièrement romanesques et menaçants: *Miranchah*, « Roi des Princes »; *Djihanguir*, « Conquérant du Monde »; *Chah Roukh*, « Ame de Roi », et à son petit-fils préféré, un nom de moinerie universelle, *Pir Mehemed*, « Le Grand Prieur Mahomet ». Les rêveries mongoles troublaient d'ardeurs séniles son imagination. La domination universelle pour lui chevalier de l'Église, que pouvait-elle être sinon le khalifat? Pour être khalife, il faut tenir la route des Pèlerinages aux Lieux Saints, Jérusalem, Hébron, Médine et la Mekke; la route, c'était la Syrie. Il la voulut,

avec la passion d'un vieillard amoureux, dès qu'il revint de sa croisade dans l'Inde, Ghazi, « Vainqueur pour la foi », lui aussi. Entre le fils du martyr Mourad et le huitième restaurateur de la religion, l'Imam laïque de Transoxiane, le choc était fatal.

De prétextes décents pour dissimuler les ambitions et les colères contenues, sauver les apparences, il n'en manquait pas. Les meilleurs de tous étaient en Azerbaïdjane, pays turc; Payézid y avait entrepris; les Turcs d'Azerbaïdjane relèveraient-ils du Kaïssar i Roum, ou du protecteur de tous les Turcs orthodoxes, du sultan Barlass, vrai Turc par le sang? « Tout le monde sait bien ton origine! » écrit Timour à Payézid; il l'appelle César de Rome, bâtard, un Grec quelconque; c'est lui, c'est Timour de Barlass qui est le vrai Turc. Un Turcoman, Yousouf le Noir, envenima l'affaire à point nommé, prit parti avec son clan (les *Karakoïounlou*, clan du Mouton Noir), pour ces gens de Rome, ces étrangers: « Envoie-moi Yousouf le Noir, si tu ne veux pas que par le choc de nos deux armées, tout ce qui est caché sous le voile du destin ne se découvre. » On retrouve le ton des romans de chevalerie, que Timour avait tant lus dans sa jeunesse, dans ce cartel envoyé au foudroyant vainqueur de Nicopolis.

De qui Yousouf servait-il vraiment les intérêts? Il est probable qu'il jouait double jeu. A coup sûr, en vrai Turcoman Ripuaire, il détestait les Transoxianais; mais la folie qu'il commit, au moment où Timour, maître déjà en Azerbaïdjane, en Mésopotamie, après une terrible exécution militaire à Bagdad la rebelle, à Malatiah et à Alep, c'est-à-dire aux points stratégiques d'où l'on commande l'Asie Mineure et la Syrie, est tellement insensée, tellement profitable à Timour, à son plan de khalifat, qu'on peut la prendre pour un calcul. Au moment même où Payézid se pose en défenseur de l'Islam

universel contre les prétentions de l'Église provinciale de Transoxiane et la moinerie sectaire de Bokhara, son homme lige, ce Yousouf qui l'a compromis, engagé, détrousse les pèlerins de la Mecque, et lui met à dos un sacrilège (1401). Timour exulte: « Payézid faisait filer des troupes vers Alep, Orfah et le Diarbekir; cependant, ce misérable Turcoman, Yousouf le Noir, pillait la caravane des Lieux Saints; je vis arriver devant moi la troupe des suppliants qui imploraient ma protection contre ce bandit... Je demandai des troupes aux villes et aux tribus. Dès que je les eus reçues, je partis de l'Azerbaïdjan au mois de Redjeb 804, « avril 1402 », pour faire la guerre au Kaïssar. » On connaît le reste.

L'expédition de Timour contre les Osmanlis est restée sans portée, n'a laissé d'autres traces que des déclamations dans les livres des historiens turcs occidentaux, et quelques facéties dans leurs recueils d'anas (comme dans celui de Khodja Nassr Ed-Dine); ses guerres de Russie furent de tout autre conséquence: celle-ci est pure affaire de chauvinisme transoxianais, sans but ni résultat politique. Quant aux dévastations, elles ont été, comme à l'ordinaire, énormément exagérées. Pour prendre la plus typique, le sac de Damas, on peut donner, en certitude, deux témoignages: celui des pierres qui ne mentent pas, et celui d'hommes qui n'avaient ni intérêt, ni passion, pour les faire mentir. Timour n'a pas incendié la mosquée de Damas; des recherches archéologiques récentes ont fait retrouver intactes, et sans trace du feu, les principales parties de cette mosquée construite avant le passage de Timour à Damas. Des témoins oculaires nous ont transmis les détails de son séjour dans la deuxième métropole de l'Islam; le récit de ses entrevues avec le grand historien Ibn Khaldoun est caractéristique; on y voit le Timour intime, hors des âpretés de la guerre et des perfidies de la politique, prince lettré, poli, jaloux de

produire une bonne impression aux savants et aux gens de lettres, comme toujours habile à se mettre en scène, et quelque peu comédien. Citant un vers improvisé par Timour, au moment où il faisait grâce à un personnage incriminé dans les désordres de son fils Miranchah, le poète national transoxianais, Mir Ali Chir, ajoute : « On conviendra que, bien rarement, un aussi joli mot a été dit à un savant; au reste, notre gracieux souverain [Mehemed Husseïn Mirza arrière-petit-fils de Timour] en a prononcé de non moins remarquables; c'est un patrimoine qu'il tient de son illustre ancêtre¹ »; dans la scène de Damas, Timour ne met pas moins de coquetterie à se présenter que dans celle du pardon accordé au mauvais conseiller de son fils il n'en met à formuler sa grâce. Ibn Arabchah, qui n'est pas tendre pour lui, le montre recevant le sourire aux lèvres le cénacle de savants et de lettrés qui sortit de la place au moment de la capitulation : « Il s'approcha d'eux avec empressement, et passa de l'un à l'autre en souriant; puis il commença à les examiner attentivement, en observant leur conduite, et en étudiant leurs paroles. Frappé de l'aspect d'Ibn Khaldoun, dont l'habillement différait de celui de ses collègues², il dit : Cet homme-là n'est pas de ce pays. Ceci amena une conversation, ... l'entretien fini, on leur servit des plats chargés de viande bouillie; ... les uns s'en abstinrent, d'autres négligèrent d'y toucher pour se livrer au plaisir de la conversation; mais quelques-uns, et Ibn Khaldoun du nombre, mangèrent de bon appétit... Pendant le repas, Timour les examinait à la dérobée, et Ibn Khaldoun tournait ses yeux de temps en temps vers le prince, les baissant chaque fois que celui-ci fixait ses regards

1. *Mir Ali Chir Nevâi*, extraits et traductions. Dans le *Journal asiatique*, v^e série, t. XVII, p. 284.

2. Bien que grand cadi, Ibn Khaldoun ne portait pas la robe de sa charge; il s'habilla toujours en costume maghrébin

sur lui¹... » Ibn Cadi Chohba, qui tient son récit d'un témoin oculaire, raconte qu'à la première entrevue, Timour frappé de « l'air distingué » d'Ibn Khaldoun se le fit nommer, et qu'ayant « appris son nom », il lui parla de son histoire du Maghreb et « lui demanda une note écrite sur ce pays ». Ibn Khaldoun, dans le cours de la conversation, lui ayant dit : « J'ai composé aussi une notice sur vous, et je voudrais vous en donner lecture, afin de pouvoir en corriger les inexactitudes », Timour voulut entendre la lecture séance tenante. « Ce prince prenait un grand plaisir à lire les ouvrages historiques et à se les faire lire », écrit son détracteur, Ibn Arabchah. On retrouve ce même caractère de lettré et de dilettante chez ses descendants, Chahroukh le curieux de peinture, Khalil Sultan le poète, Oloug Beg le mathématicien, et le raffiné Grand Mogol, le mémoriste Bâber, qui a transmis les goûts et le génie de l'ancêtre Timour à son fils Humayoun, et à son petit-fils le philosophe, l'illustre Akbar.

Il convient d'ajouter que malgré les exécutions officielles dont les historiens osmanlis ont accablé Timour, il est resté populaire en Asie Mineure; les facéties de Khodja-Nassr-Ed-Dine le mettent fréquemment en scène et en font un personnage très bonhomme, quelque chose approchant le roi Dagobert chez nous. Le fait que la légende élaborée dans le peuple l'ait donné comme interlocuteur à un bouffon prouve, il me semble, que les gens du commun se souvinrent sans trop d'horreur de sa visite. Du reste, Payézid vaincu et pris, l'honneur sauf, Timour n'avait plus rien à faire dans l'Ouest. S'il voulait réaliser son rêve de khalifat, c'était dans son domaine royal, dans sa chère Transoxiane, à Samarkande, qu'il pouvait et qu'il devait le faire. Il y rentra pour la neuvième fois

1. Ibn Khaldoun, dans tome XIX des notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, p. LXXXVII et LXXXIX.

vainqueur, au milieu des fêtes, au mois de Moharrem 807 (juillet 1404).

C'est là que l'ambassadeur de Henri de Castille, don Ruy Gonzalez de Clavijo, le vit entouré de toute sa splendeur, le lundi, huitième jour de septembre : « Et le Seigneur se tenait sous une espèce de portail, qui était devant la porte d'entrée de certains beaux bâtiments, et il était sur une estrade élevée au-dessus du sol; et devant lui était une fontaine qui lançait un jet d'eau bien haut... et le Seigneur était assis comme sur petits matelas de drap de soie frisé, et s'appuyait du coude sur quelques coussins ronds¹, et il était vêtu d'une robe de soie rose sans broderies, et sur la tête, il portait un chaperon blanc élevé² (*un sombrero blanco alto*) avec un rubis balais au cimier... Et le Seigneur leur dit d'avancer, et je pense qu'il le faisait pour les mieux voir, car il ne voyait pas bien, étant si vieux que les paupières de ses yeux étaient toutes tombantes. » Vivement, ce vieux se redresse pour parler, s'anime : « Et moi, je donne ma bénédiction à mon fils, votre roi; il n'avait point besoin de m'envoyer de présents; vous autres et cette lettre suffisez... »

Au même instant, l'ambassadeur espagnol et ses compagnons assistent à un coup de théâtre, probablement ménagé par l'incomparable metteur en scène que fut Timour, sa vie durant. On introduit l'ambassadeur de Chine, qui vient demander le tribut au représentant de la maison de Djagataï³. Aussitôt, le Seigneur, qui voyait les ambassadeurs d'Espagne assis au-dessous de l'envoyé de Chine, fait descendre celui-ci, et met les Espagnols à sa place.

1. La miniature indienne citée plus haut le représente dans la même attitude, le coude sur une espèce de traversin cylindrique.

2. C'est le chapeau conique à larges bords que portent encore les Kirghizes.

3. « *Un Embajador que el Emperador, Señor del Catay, enviaba al Tamur-ber : con el qual le enviaba à demandar el tributo que de cada año le solia dar.* »

Les rapports entre les Français et les Mongols n'avaient pas pris fin avec les croisades. Les quatre successeurs de Houlagou en Perse, Abaga, Argoun, Gazan, Khodabendé, recherchèrent constamment l'alliance des princes français et des papes contre les Sarrasins d'Égypte. Lorsque Timour eut conquis en Asie la place qu'y occupaient les Gengiskhanides, il reprit leurs traditions d'amitié et d'alliance française, non plus cette fois contre les Sarrasins d'Égypte, mais contre les Ottomans. Sa victoire sur Payézid semblait une revanche du désastre français de Nicopolis. Il écrit donc au *Redifransa* Charles VI, lui accusant réception de la mission d'un dominicain qui paraît s'être appelé François et l'informant qu'il lui expédiait en ambassade le frère Jean, évêque de Sultanieh. Il lui demandait de lui envoyer des marchands, assurant qu'ils seraient reçus avec honneur, car « c'est par les marchands que le monde prospère ». En réponse (1403) Charles VI lui adressait une lettre des plus aimables : « Sérénissime et invincible prince : Il n'est contraire ni à la loi, ni à la foi, ni à la raison que des souverains temporels, quand même ils seraient séparés par la croyance et le langage, s'unissent par les liens de la courtoisie, de la bienveillance et de l'amitié »; Charles VI félicitait Timour de la victoire que le Très-Haut lui avait accordée sur Payézid; il le remerciait de ses offres au sujet des marchands français, et l'assurait de la réciprocité pour ceux des siens qui viendraient en France. La mort de Timour, l'éloignement des deux peuples, les guerres civiles de France, enfin le déclin de l'esprit des croisades réduisirent ces correspondances entre la maison de Timour et celle de Valois à un simple épisode sans autre conséquence¹.

Malgré son coup de théâtre, Timour était loin d'être ras-

1. Mémoires de de Sacy, aux tomes VI et VII, et d'Abel de Rémusat, au tome VII des *Mémoires* de l'Institut. — E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. 58 et suiv., Paris, 1850.